

LRD

# Les potagers se fraient une place en ville

L'agriculture urbaine a la cote auprès des citadins. Des citoyens et des professionnels qu'intéresse le vivre ensemble en ville commencent à le comprendre et proposent et parfois mettent déjà en œuvre des moyens innovants d'associer vie urbaine et activités agricoles, en particulier maraîchères. En Suisse, une recherche explore le potentiel de cette approche de la ville aux multiples vertus sociales et culturelles.

Une majorité de Lausannois – 51 % – se déclarent favorables à la production de fruits et légumes en ville ; 46 % seraient prêts à payer jusqu'à 20 % plus cher des tomates qui auraient poussé en pleine ville. Et 70 % jugent même que les « plantages » – ces potagers collectifs aménagés au pied d'immeubles d'habitation – augmentent la qualité de vie en ville.

Ce sont là les résultats les plus saillants d'un sondage réalisé au printemps 2011, à Lausanne, sur l'agriculture urbaine. Le taux de retour – 36 % des 2500 personnes sollicitées ont rempli le questionnaire de... quinze pages ! – est un indice supplémentaire de l'intérêt des Lausannois pour le sujet.

A Genève, les différentes opérations de potagers urbains que l'association Equiterre pilote dans le canton connaissent un franc succès : « En moyenne, nous obtenons 10 % de retour à nos invitations aux conférences d'information dans les quartiers, ce qui est beaucoup », témoigne Hélène Gaillard, bien connue à LaRevueDurable, qui a initié le pro-



jet Potagers urbains à Equiterre, dont elle est responsable.

A Zurich, la liste d'attente pour accéder à une parcelle dans un jardin ouvrier est telle qu'il faut attendre plusieurs années avant de l'obtenir. En France, les jardins partagés font partout un tabac. Bref, tout révèle une forte demande sociale pour une présence agricole significative en ville.

## Permaculture

Cette demande en plein essor rencontre une offre qui elle aussi s'étoffe. Le bureau d'études Terranergie, basé à Moyennemoutier, dans les Vosges, par exemple, multiplie les expériences de mariage entre agriculture et habitat. L'un de ses fondateurs, Vincent Pierré, accompagne depuis 2008 Ecolline, projet d'habitat groupé en permaculture à Saint-Dié-des-Vosges.

Ecolline, ce sont dix maisons passives mitoyennes en paille immergées dans 1,5 hectare de verdure : jardins privés, potager collectif avec possibilité d'installer des poules et de petits ruminants, haies avec arbres fruitiers et production de bois, bassins de phytoépuration pour les eaux usées, toits

végétalisés. Le tout dans un quartier proche de la gare, à cinq minutes en voiture du centre-ville et ses près de 22 000 habitants.

L'association des dix familles d'Ecolline souhaite artificialiser le moins de surface possible et maximiser son autonomie énergétique et alimentaire. Pour Vincent Pierré, la permaculture répond parfaitement à cette attente : « Tout comme une maison bioclimatique, cette méthode optimise la captation du flux solaire », résume-t-il.

« Au départ, nous étions un groupe de familles attirées par l'idée d'habiter dans une maison saine », raconte Anne Burgeot, future habitante d'Ecolline. Peu à peu, le groupe s'embarque dans une démarche très ambitieuse pour échapper autant que possible à la consommation marchande : « La plupart d'entre nous souhaitent cesser de travailler plus pour gagner plus et dépenser plus », lance Anne Burgeot.

Plutôt que d'être plus riches et d'acheter plus de nourriture bio, les familles d'Ecolline aspirent à travailler moins pour pouvoir prendre le temps de faire pousser leurs végétaux bio elles-mêmes. Pour le reste, elles comptent sur des achats groupés pour gérer



Chantier Ecolline

une épicerie commune et ne plus avoir à aller à la Biocoop de Saint-Dié-des-Vosges.

Cette quête d'autonomie traverse tout le projet : les maisons seront passives, les toilettes sèches, les voitures partagées, et l'assainissement aura lieu sur place. Quant au chantier, il mise sur l'autoconstruction. « Depuis deux

ans, nous passons toutes nos vacances et tous nos week-ends à tout faire nous-mêmes », lâche, un peu fatiguée, Anne Burgeot. Après avoir creusé les tranchées pour tous les raccordements et les cuves, les artisans du projet sont en train de bâtir les dix maisons. « Un travail énorme. Heureusement, à ce jour, environ 200 bénévoles nous ont aidés. »

## Histoire d'une passion

Arrivé à Rougemont depuis son Boston natal, aux Etats-Unis, Craig Verzone découvre les joies du potager dans cette commune rurale des Préalpes vaudoises. Au point d'en cultiver deux et d'élever des poules. Depuis 1998, il infuse cette passion pour les activités agricoles dans des projets de concours, des travaux d'ateliers pour ses étudiants et des mandats professionnels. L'agriculture est pour lui une composante fondamentale du paysage.

En 2010, il parvient à traduire cet enthousiasme en un projet de recherche, la Food Urbanisme Initiative (FUI), retenu dans le cadre du Programme national de recherche suisse sur la nouvelle qualité urbaine.

Trois ans durant, l'équipe de Verzone Woods Architectes et ses partenaires des deux Ecoles polytechniques fédérales et du programme des stations de recherche fédérales agronomiques Agroscope Proficrops vont analyser le tissu urbain suisse pour évaluer son potentiel d'intégration d'initiatives d'agriculture urbaine et proposer des stratégies de déploiement.

En prenant la ville de Lausanne comme étude de cas, FUI va cartographier très précisément les espaces disponibles pour y accueillir des activités agricoles.

Et définir les modèles viables qui pourraient convenir aux diffé-

rents types de parcelles : toitures, bas d'immeubles, espaces résiduels, pelouses, etc. Pour chaque modèle, il s'agit de cerner les plantes cultivables selon les caractéristiques de la parcelle – sol, ensoleillement, etc. – et le type d'exploitation optimale : professionnelle, associative, pour personnes handicapées, écoliers, etc. Il s'agit aussi de concevoir des projets pilotes démonstratifs de ces différents modèles.

FUI élabore en outre un Atlas de l'agriculture urbaine dans le monde. Elle a identifié environ 200 cas dans 21 pays, sur les cinq

Mais pourquoi, si le but est l'autonomie, notamment alimentaire, s'installer en zone périurbaine ? « Nous sommes tous des citoyens et avons tous une vie sociale très intense », répond cette femme qui a quitté son emploi à l'association Eco-quartier Strasbourg afin de se consacrer entièrement à ce chantier.

## Modèle urbanistique

La petite maison familiale avec jardin potager semblait la forme idoine de l'urbanisme résidentiel à la fin du XIX<sup>e</sup> siècle. Patrons d'entreprise et hommes d'Eglise y voyaient un moyen d'améliorer le sort des familles ouvrières et de les détourner des tentations de l'alcool et de l'oisiveté. De cette utopie naquit



Fraisiers à Lausanne

continents. Les plus nombreux sont aux Etats-Unis, au Canada, au Royaume-Uni, aux Pays-Bas, en Suisse et à Cuba. Reste à documenter pour les rendre disponibles en ligne d'ici la fin 2011. Car FUI aspire aussi à être un lieu d'échanges pour la recherche en agriculture urbaine.

LRD

le cauchemar écologique de l'urbanisme pavillonnaire, peu dense et énergivore. Comment éviter que l'engouement pour la production maraîchère au pied de chez soi ne donne lieu à une nouvelle cause d'étalement urbain et, dès lors, à une dépendance accrue aux transports ?

De fait, Ecolline, dix maisons sur 1,5 hectare de terrain, n'est pas un modèle d'urbanisme dense. « Sur cette parcelle, il n'y avait pas de contrainte de densité. Un promoteur traditionnel y aurait construit des pavillons », pense Vincent Pierré. Au moins Ecolline préserve-t-il l'essentiel des fonctions productives du sol. » Mais il est possible de concilier habitation et agriculture de manière beaucoup plus dense. Et Vincent Pierré de citer un concours d'idées que Terranergie a remporté pour construire ce qui serait sans doute le premier écoquartier en permaculture à voir le jour en Europe francophone.

A Staffelfelden, au nord-ouest de Mulhouse, en Alsace, 400 logements sont prévus. Répartis sur 8 hectares, ils produiraient, si les élus retiennent les propositions de Terranergie, une partie de leur alimentation et la totalité de leur énergie. C'est bien plus dense qu'Ecolline : 50 à 60 logements à l'hectare (contre 6,5 à Ecolline). Pour y arriver, les espaces verts seraient réduits au minimum, en grande partie remplacés par des parcelles de maraîchage et de haies productives.

« Tout est envisageable. On pourrait installer un maraîcher professionnel, faire un projet d'insertion sociale par la production de fruits et légumes, laisser une partie en autoproduction », énumère Vincent Pierré. Ou combiner toutes ces options.

Pour cet ingénieur, cette stratégie présente de nombreux avantages : réduire le coût d'entretien des espaces verts puisqu'il n'y en a presque pas, recréer du lien entre les habitants et le territoire dans cette ville-dortoir, stimuler le commerce local là où il n'y a plus d'épicerie. Tous ces avantages accompagnent la production alimentaire urbaine.



Motivation et travail récompensé dans ce potager à Londres

*Au lieu  
du fitness,  
on peut aller  
désherber*

Terranergie a aussi gagné un concours d'idées à Tourcoing, dans le département du Nord, où il s'agit de rénover une barre HLM de 170 logements. Le bureau consacrerait une partie du toit aux cultures potagères. Fraises et tomates partageraient la surface avec des capteurs solaires thermiques. « Nous ne sommes pas les seuls à avoir eu cette idée. Un autre bureau envisageait carrément d'y installer une ferme urbaine. C'est une surface de taille symbolique, mais qui suffit à changer la culture d'un lieu, à lui donner un nouveau départ », insiste-t-il.

### Espaces de qualité

Que l'agriculture en ville ne soit pas qu'une affaire de calories, c'est aussi la conviction de Cristina Woods, qui codirige le bureau de paysage et d'urbanisme Verzone Woods Architectes, à Rougemont, dans les Préalpes vaudoises. Depuis cette région enchanteresse, elle et son associé Craig Verzone pilotent la Food Urbanisme Initiative

(FUI), recherche sur les apports de l'agriculture urbaine à la qualité de vie en ville.

Car il ne faut pas s'y tromper : malgré tous ses atouts et son immense pertinence sociale, « l'agriculture en milieu urbain est très vulnérable, et doit se battre pour subsister », constate Cristina Woods. D'où l'idée d'identifier tous les arguments qui plaident pour son maintien.

C'est à cette fin qu'a eu lieu l'enquête réalisée en ville de Lausanne citée en ouverture de cet article. Bonne nouvelle : les répondants ont clairement exprimé leur souhait de voir des activités agricoles en ville, de préférence ouvertes et en interaction avec la population. Des réponses pleinement cohérentes avec les apports des sondages sur la biodiversité en ville : les citoyens apprécient la nature en ville à condition, là aussi, de pouvoir en profiter (LaRevueDurable, 2010).

« L'ouverture et l'accessibilité des espaces agri-urbains sont les premiers critères à remplir pour que l'agriculture urbaine soit vectrice de qualité urbaine », conclut Cristina

Woods. Ensuite, ces espaces ont un fort potentiel esthétique, ils sont capables d'embellir la ville. Et ils ont une haute valeur sociale et culturelle.

« La prolifération des bacs à fleurs et des plates-bandes décoratives, ce n'est pas ça qui va améliorer la qualité de vie en ville », sourit l'architecte. Pas plus que les alignements de thuyas qui servent à boucher la vue des passants. En revanche, un lieu bien conçu où l'on peut admirer et suivre l'évolution d'une plante depuis le semis jusqu'à sa récolte et poser des questions aura une indéniable va-

leur esthétique, culturelle et sociale. Un lieu promoteur de liens avec la nourriture saine, le territoire, les autres citoyens.

Pour concilier ville dense et activités agricoles ouvertes aux urbains, Cristina Woods plaide pour une panoplie plus diversifiée d'espaces publics. « Il y a une tendance à privilégier les pelouses et les équipements de sport, déplore-t-elle. Il est certes important de garder des espaces verts « non programmés », mais il y a également un grand potentiel à mettre à profit certains de ces espaces pour y intégrer une activité productrice en ville. »

Ainsi salue-t-elle l'initiative de la ville de Lausanne d'entretenir certaines pelouses avec des moutons. La Ville est aussi pionnière en matière de plantages : convertir des pelouses en potagers urbains. « On peut imaginer planter des haies d'arbres fruitiers qui attireront les oiseaux, diffuser les toitures végétales productrices, etc. »

### Usages associés

Partager, mutualiser et beaucoup d'imagination. Voilà les maîtres mots d'un urbanisme dense qui accueille l'agriculture. « La

### Sous les parkings de Détroit, des potagers



Le symbole est puissant comme un moteur de grosse 4x4 en panne d'essence. Jadis capitale mondiale de l'automobile, Detroit est devenu en quelques années leader mondial de l'agriculture urbaine. La ville a perdu plus de la moitié des 2 millions d'habitants qu'elle comptait au pic de la plus belle époque des rutilantes Cadillac, Dodge et Chrysler. Résultat : 200 000 parcelles de terres à l'abandon en plein centre-ville. A elle seule, la Ville possède 2000 hectares de friches.

La crise de 2008 a enfoncé un nouveau clou dans les pneus de cette industrie ravagée par un manque obstiné et patent de vision. Le taux de chômage atteint 28 %, trois fois la moyenne nationale.

Le revenu moyen par ménage – 26 000 dollars par an – est aux deux tiers du revenu moyen de 2000. Un tiers des familles avec enfants vit sous le seuil de pauvreté. Le taux d'obésité atteint des sommets faute d'argent pour acheter de la nourriture saine et de magasins pour vendre des fruits et des légumes frais. En 2009, pour freiner les dépenses et s'adapter à l'évaporation de la population, les autorités ont fermé... 25 écoles.

Foin de jérémiades ! Des terres d'excellente qualité et des bras en pagaille, le nouveau modèle économique de Detroit s'est imposé avec la spontanéité d'un jardin laissé à lui-même : le maraichage urbain ! L'agriculture a émergé comme une stratégie de survie et

un nouvel horizon économique et social. Des potagers individuels, communautaires, professionnels. Toutes les formes d'exploitation bourgeonnent, fleurissent et essaient dans cette ville qui s'efforce de trouver de quoi rebondir et se nourrir.

Ainsi, de dix-huit en 2003, les jardins communautaires ont explosé, atteignant 1300 en 2010. La Earthworks Urban Farm, seule ferme certifiée bio de la ville, a mobilisé 6000 bénévoles au cours de l'année 2010. Le groupe financier Hantz planifie d'investir des millions pour lancer sur Detroit la plus vaste ferme urbaine du monde. Les diverses modalités de distribution de cette production forment un joli bouquet multico-

lore : marchés de producteurs, plate-forme pour que les épiceries puissent s'approvisionner auprès des producteurs locaux, paniers de produits locaux vendus à des prix subventionnés, vente de fruits et légumes dans des magasins auparavant spécialisés dans la vente d'alcool.

C'est ainsi que le rêve des écologistes des années 1970, qui espéraient voir un jour reflourir les autoroutes, devient réalité à... Motor City, la gueule du monstre. Une vraie renaissance !

LRD



Chicago, Londres, Zurich : les cultures potagères fleurissent entre les immeubles et sur les toitures

ville actuelle se construit toujours sur le principe du zonage : une zone pour l'habitat, une zone pour le sport, une zone pour l'agriculture, une zone pour l'emploi », s'insurge Léna Abi Chaker. Jeune diplômée de littérature, petite-fille d'horticulteur (maraîcher à ses heures), elle préside l'association Agro-quartiers-autogérés, à Genève.

« Ce saucissonnage est complètement dépassé. Pour récupérer de la place et de la qualité en ville, il faut des espaces multifon-

ctionnels », s'exclame cette jeune conseillère municipale verte à la commune de Chêne-Bourg. Justement, l'agriculture urbaine est capable de répondre à plusieurs besoins à la fois : être un espace productif, de socialisation, de loisir. Pourquoi pas un potager urbain qui fonctionnerait comme centre de loisirs pour les jeunes ? Ou une ferme professionnelle traversée de chemins piétons ?

Dans sa vision pour aménager les Cherpines – terrain agricole de 58 hectares à la plaine de l'Aire, au sud du canton, qui sera déclassé suite à une votation populaire en mai 2011 –, Agro-quartiers-autogérés proposait de construire 3000 logements sur 20 hectares – 150 logements à l'hectare ! – et d'installer une trentaine de coopératives sur les 38 hectares restants.

Dans ce quartier, les loisirs auraient décoiffé : « Au lieu du fitness, on aurait pu aller désherber ou cueillir une salade fraîche, courir ou faire du cheval aux bords des champs », rêve Léna Abi Chaker, qui déborde d'idées. Les parcelles agricoles laissent aussi envisager de nouveaux partenariats avec des associations de réinsertion, d'intégration ou culturelles. Et pour l'éducation, des cycles de for-

mation en agronomie avec les écoles proches, des visites, des ateliers tout public, etc.

Mais contrairement à ce que laissent entendre l'enquête d'opinion publique réalisée à Lausanne et le mouvement de fond en faveur de l'agriculture urbaine, les électeurs genevois en ont décidé autrement. Nul doute, toutefois, que les initiatives en phase avec les préconisations et les rêves d'Agro-quartiers-autogérés sont destinées à progresser : elles vont dans le sens de l'histoire et se multiplient. ■

#### BIBLIOGRAPHIE

LA REVUE DURABLE. *La Biodiversité en ville est source de bien-être*, LaRevueDurable n° 39, septembre-octobre 2010, pp. 42-43.

#### POUR ALLER PLUS LOIN

[www.agroquartier.ch](http://www.agroquartier.ch)  
[www.foodurbanism.org](http://www.foodurbanism.org)  
[www.vwa.ch](http://www.vwa.ch)  
[www.nfp65.ch](http://www.nfp65.ch)



Cultures sur la plaine de l'Aire